

PRIDE
&
PREJUDICE

JANE AUSTEN









PÔLE
FICTION

Jane Austen

Raison et sentiments

Traduction et notes
de Pierre Goubert

Préface de Dominique Barbéris

GALLIMARD JEUNESSE

Préface

« *Je ne rencontrerai jamais l'homme que j'aimerai vraiment* » : C'est ce que nous nous disons toutes à dix-sept ans, comme Marianne Dashwood.

C'est normal. Nous voulons la lune, l'homme idéal, beau, jeune, fortuné si possible, amoureux fou. Tel est Willoughby : il se présente à Marianne dans la situation la plus romanesque qui soit, il a un charme peu commun, il aime plaire, il est beau. Rien à voir avec le timide Edward Ferrars qu'aime en secret sa sœur Elinor. Rien à voir non plus avec le colonel Brandon, un homme de trente-cinq ans (autant dire, pour elle, un vieillard) dont les mélancoliques assiduités l'agacent. Mais ce mariage de rêve sera-t-il à portée de main ? C'est plutôt une course d'obstacles qui s'annonce.

Aussi charmantes soient-elles, les sœurs Dashwood ne sont pas de « beaux partis ». Orphelines de père, élevées par une mère tendre, mais lésées par un frère sous la coupe de sa femme, elles ont de faibles revenus. Or, le mariage est aussi – et peut-être avant tout – une affaire d'argent.

Dans ce merveilleux roman, il n'est question que de l'amour, de ses surprises, de ses trahisons, de ses chagrins. Elinor et Marianne voyagent dans une petite société de parents et d'amis, entre Norland, dans le Sussex – où leur frère les a reléguées dans une chaumière proche du domaine familial –, Barton, dans le Devon où elles sont invitées par l'aimable Sir John Middleton, et Londres où elles vont tenir compagnie à la pittoresque et excellente Mrs Jennings. Autant de

havres pour deux jeunes femmes qui dépendent des uns et des autres. Autant de lieux chargés d'attente, tout palpitants de la présence possible (ou de l'absence ravageuse) de l'homme aimé : car il peut surgir au cours d'une promenade dans les collines, dans la rue, dans les allées d'un jardin, à un bal, il peut vous poursuivre ou se dérober ; il peut se présenter pour une visite : qui par exemple se trouve à l'intérieur de cette voiture qui s'arrête devant la maison, phares allumés, un soir de pluie tandis que Marianne est au lit, littéralement malade d'amour, et Elinor près d'une fenêtre à guetter l'arrivée de leur mère ? Le colonel Brandon ? Edward Ferrars ? Willoughby ?

Et lequel nous plairait, à nous ? J'avoue personnellement un faible pour le mélancolique et romantique colonel Brandon qui aime sans espoir de retour – mais c'est vrai que je n'ai plus dix-sept ans et que j'ai toujours aimé les losers. Je dois aussi reconnaître que je changerais tout de suite d'avis si Edward Ferrars se présentait à moi sous les traits de Hugh Grant, – ce qui est le cas dans l'adaptation cinématographique du roman par Ang Lee en 1995.

Marianne et Elinor sont attachantes, unies par leur affection de sœurs, mais en apparence aussi différentes que les deux faces d'une pièce de monnaie : l'une, impétueuse, toute livrée aux brûlures du sentiment, l'autre, pleine d'une réserve qui pourrait la faire croire moins sensible. Le penser serait une erreur. La différence entre elles n'est pas d'intensité, mais de prudence et de jugement, d'âge, peut-être. Marianne, la plus jeune, se livre en aveugle à l'amour qui l'entraîne, Elinor ne souffre pas moins, mais se raisonne et se contrôle : « *ne découvrez pas vos sentiments à tout le monde* », dit-elle à sa sœur. Conseil à méditer : c'est là que se tient l'intérêt du roman ; car derrière « la prudente Elinor », il y a le regard acide et lucide de Jane Austen sur les rouages de la société, et ceux du cœur, les conflits d'intérêts et d'argent, les égoïsmes, les mesquineries, les travers des uns et des autres – ce qui nous vaut de temps en temps une de ces remarques pointues dont elle a le secret :

« *Lady Middleton était d'une société plus agréable que sa mère parce qu'elle parlait moins.* »

Dans l'Angleterre de 1811, date de la parution du roman, les femmes dépendaient de leurs pères quand elles étaient filles, de leurs frères, quand elles étaient seules au monde, et plus tard, de leurs maris. Nos sociétés ont bien changé. Mais certains stéréotypes restent vivaces : nos magazines contemporains ne cautionneraient-ils pas encore tacitement la maxime : « *Ce serait un mariage excellent car lui était riche et elle était belle* » ?

Les hommes n'ont-ils pas toujours « *une prévention inexplicable en faveur de la beauté* » ? Ce qui parfois les enferme pour la vie, comme le désagréable Mr Palmer, avec une femme jolie, mais qui ne dit que des sottises.

Sous les costumes du dix-huitième siècle, le vernis civilisé et courtois des conventions et des conversations, on reconnaît la comédie humaine. Côté femmes : les rivales manipulatrices, prêtes à tout pour « chasser le mari », les belles-sœurs égoïstes et froides, les mères partiales ou méprisantes, les jeunes mères pâmées devant les talents de leurs rejetons, les marieuses indiscrètes et incorrigibles.

Côté hommes : les snobs, les amoureux timides, les dragueurs, les mufles, les maris sous la coupe de leur femme, les chasseurs (l'équivalent de nos modernes amateurs de foot) – la plupart, hommes et femmes, mus par l'intérêt personnel et l'argent.

Jane Austen est du côté d'Elinor. C'est moins glamour, mais très utile. Le monde est dur aux âmes sensibles. Marianne s'y brûle. Elinor, aussi délicate qu'avisée, cherche à parer ses coups. Car certes, nous voulons la passion, mais ne voulons-nous pas *aussi* être heureuses ? Quelque chose nous dit que c'est préférable. Pouvons-nous l'être sans un contrôle de notre cœur déraisonnable par la raison ? Sans une alliance entre notre « côté Marianne » et notre « côté Elinor » ? Et rassurons-nous : le jeu en vaut la chandelle : certains hommes honnêtes et sensibles valent la peine, parce qu'ils promettent, mieux que le rêve passionnel, la fidélité et la sécurité d'un attachement durable, doublé parfois de deux mille livres de rente – ce qui n'est pas à négliger.

On a accusé les romans d'être nocifs pour les femmes en leur farcissant la tête de rêves de pacotille. C'est dire si ceux de Jane Austen sont au contraire à conseiller. On y apprend à réfléchir tout autant qu'à aimer. Ils sont légers, séduisants, pleins de suspense, de

finesse, et de conseils utiles.

Ils devraient être mis très tôt – dès dix-sept ans – dans les mains de toutes les filles.

Dominique Barbéris

Raison et sentiments

VOLUME I

Les termes ou expressions suivis d'un appel de note sont expliqués [ici](#).

Chapitre I

La famille Dashwood s'était depuis longtemps fixée dans le Sussex. Leur domaine était vaste. Ils habitaient le Parc de Norland, au cœur de leurs propriétés. Ils vivaient là depuis de nombreuses générations, et leur mode de vie était si respectable qu'ils s'étaient acquis dans le voisinage l'estime de tous ceux qui les connaissaient.

Le précédent propriétaire¹ du domaine ne s'était pas marié. Il atteignit un âge très avancé et, pendant une grande partie de son existence, il trouva en sa sœur une compagne et une gouvernante d'une fidélité assurée. Cependant, le décès de cette femme, survenant dix ans avant le sien, produisit un changement d'importance à son foyer. En effet, pour pallier cette perte, il invita et reçut chez lui la famille de son neveu, M. Henry Dashwood, l'héritier de droit du domaine de Norland et la personne à qui il avait l'intention de le léguer².

Dans la société de son neveu, de sa nièce et de leurs enfants, le vieillard coula des jours paisibles. L'attachement qu'il éprouvait pour eux tous ne fit que croître. L'attention que portaient continuellement M. et Mme Henry Dashwood à combler ses vœux et qui provenait non seulement de leur intérêt bien compris, mais aussi d'un cœur excellent lui procura tout le bien-être matériel qu'un homme de son âge peut encore attendre de la vie. Quant à la gaieté des enfants, elle donna du charme à son existence.

D'un premier mariage, M. Henry Dashwood avait eu un fils. De sa seconde épouse, il avait trois filles. Le fils, un jeune homme digne et pondéré, voyait son avenir largement assuré grâce à la fortune de sa

mère, qui avait été considérable et dont la moitié lui revint lors de sa majorité. Son propre mariage, qui eut lieu peu de temps après, ajouta encore à sa richesse³. Pour lui, donc, la succession au domaine de Norland ne revêtait pas vraiment autant d'importance que pour ses sœurs. Leur fortune, en effet, indépendamment de ce qui pouvait leur échoir si leur père héritait de cette propriété, ne pouvait être que réduite. Leur mère n'avait rien et leur père ne possédait que sept mille livres dont il pût disposer. L'autre moitié du capital ayant appartenu à sa première femme devait également revenir à son fils⁴. Lui n'en touchait que les intérêts, sa vie durant⁵.

Le vieillard mourut. On procéda à la lecture du testament qui, comme presque tous les testaments, provoqua autant de déception que de satisfaction. Le testateur ne poussait pas l'injustice ni l'ingratitude jusqu'à laisser son domaine à quelqu'un d'autre que son neveu. Mais il le lui laissait en introduisant des dispositions restrictives qui rendaient le legs moitié moins appréciable. M. Dashwood avait souhaité cet héritage davantage pour sa femme et ses filles que pour lui-même ou pour son fils. Or c'étaient ce fils et le fils de celui-ci, un enfant de quatre ans, qui devaient hériter à leur tour, et des clauses faisaient qu'aucune possibilité ne lui était laissée, à lui M. Dashwood, de pourvoir aux besoins de ceux qui lui étaient les plus chers et dont l'avenir était le moins assuré, que ce fût en prévoyant une pension à la charge du possesseur du domaine ou en effectuant des coupes dans des bois qui avaient une grande valeur⁶. On ne pouvait toucher à rien, et ce pour le bénéfice de cet enfant qui, lors de visites occasionnelles à Norland en compagnie de son père et de sa mère, avait fait de tels progrès dans le cœur de son grand-oncle, grâce à des séductions qui n'ont rien d'inhabituel chez des enfants de deux ou trois ans (telles que mots mal articulés, désir opiniâtre de n'en faire qu'à sa tête, foule de petits stratagèmes et beaucoup de tapage), qu'il avait éclipsé tous les soins, pourtant si précieux, dont, pendant des années, cet oncle avait été l'objet de la part de sa nièce et de ses filles. Le vieillard n'avait pas pour intention, toutefois, de faire preuve de méchanceté. En signe d'affection pour ses trois petites-nièces, il leur laissait mille livres à chacune⁷.

La déconvenue de M. Dashwood fut d'abord extrême. Mais, par tempérament, il était gai et confiant en l'avenir. Il pouvait raisonnablement espérer vivre encore de nombreuses années et, en modérant ses dépenses, mettre de côté une grosse somme sur ce que rapportait un domaine déjà étendu et susceptible d'être agrandi presque dans l'immédiat. Hélas, la fortune qu'il avait si longuement attendue ne lui appartint que l'espace d'un an. Il ne survécut pas davantage à son oncle et dix mille livres, en y incluant le triple legs récemment acquis, furent tout ce qui resta en la possession de sa veuve et de ses filles⁸.

Dès qu'on sut ses jours en danger, on envoya chercher son fils. M. Dashwood lui recommanda, avec toute la force et toute l'insistance que permettait son état, de veiller aux intérêts de sa belle-mère et de ses sœurs.

M. John Dashwood n'avait pas la vive sensibilité du reste de la famille⁹, mais il fut touché par une recommandation de cette nature faite à un moment comme celui-là, et il promit de faire tout ce qui était en son pouvoir pour assurer leur bien-être. Son père fut apaisé par une telle promesse, et M. John Dashwood eut ensuite tout loisir de réfléchir à ce que la prudence¹⁰ allait lui permettre d'exécuter en leur faveur.

Chez ce jeune homme, le naturel n'était pas mauvais – à moins qu'une certaine sécheresse de cœur et un certain égoïsme ne constituent un mauvais naturel. Il était généralement bien considéré, car il respectait les usages lorsqu'il s'acquittait de ses obligations dans les circonstances ordinaires de la vie. S'il avait épousé une femme plus aimable, il aurait même pu être entouré d'encore davantage de considération. Il aurait même pu lui-même être tenu pour quelqu'un d'agréable, car il était très jeune lors de son mariage et très épris de son épouse. Mais Mme John Dashwood offrait, en beaucoup plus outré, les mêmes caractères que son mari – elle était plus étroite d'esprit encore et plus égoïste que lui.

En s'engageant auprès de son père, M. John Dashwood songeait à augmenter la fortune de ses sœurs en leur faisant don de mille livres à chacune. La perspective de quatre mille livres de rentes venant

s'ajouter aux revenus déjà acquis, sans compter la moitié restante du capital ayant appartenu à sa mère, tout cela lui réchauffait le cœur et l'inclinait à penser qu'il pouvait faire un beau geste. Oui, il leur donnerait trois mille livres. Ce serait noble et généreux ! Cela suffirait pour leur permettre de vivre tout à fait à l'aise¹¹. Trois mille livres ! Il pouvait se passer d'une somme aussi considérable sans en être réellement incommodé. Il y songea toute la journée, puis pendant de nombreux jours sans discontinuer, tout en n'éprouvant aucun regret.

À peine les obsèques furent-elles terminées que Mme John Dashwood, sans faire connaître en aucune façon ses intentions à sa belle-mère, arriva en compagnie de son enfant et de ses gens. Nul ne pouvait lui contester le droit d'agir ainsi : la maison devenait propriété de son mari dès l'instant du décès du père de celui-ci. Pourtant, l'indélicatesse en était d'autant plus marquée. Pour toute femme dans la situation de Mme Dashwood mais dotée d'une sensibilité ordinaire, le procédé eût été très déplaisant. Mais dans un esprit comme le sien, où le sentiment de l'honneur était si développé, la générosité si romanesque, toute offense de cette sorte, quel qu'en fût l'auteur ou la victime, causait une répulsion insurmontable. Mme John Dashwood n'avait jamais été en faveur auprès de qui que ce fût dans la famille de son mari. Elle n'avait cependant jamais eu l'occasion jusqu'alors de leur montrer par sa façon d'agir le peu de cas qu'elle pouvait faire de la tranquillité d'esprit des autres quand la situation s'y prêtait.

L'effet sur Mme Dashwood d'une conduite aussi discourtoise fut si vif, et elle en conçut un mépris si absolu pour sa belle-fille, qu'à l'arrivée de cette dernière elle eût quitté la maison pour toujours si les instances de l'aînée de ses filles ne l'avaient d'abord amenée à se demander s'il était bien convenable de partir de cette façon et si, ensuite, la tendre affection qu'elle avait pour ses trois enfants ne l'avait décidée à rester et, à cause d'eux, à éviter une brouille avec leur frère.

Elinor, cette fille aînée dont les avis s'étaient révélés si efficaces, possédait une solide intelligence et un jugement lucide qui la rendaient apte, en dépit de ses dix-neuf ans, à être la conseillère de sa mère et lui permettaient souvent de contrebalancer, dans l'intérêt de

tous, ces mouvements prompts chez Mme Dashwood qui, très fréquemment, n'eussent pas manqué de lui faire commettre des imprudences. Elinor avait un cœur excellent. Elle était naturellement tendre et capable de sentiments profonds. Cependant, elle savait comment les maîtriser. C'était là un talent que sa mère n'avait pas encore acquis et dont l'une de ses sœurs était résolue à ne jamais se laisser instruire.

Les aptitudes de Marianne étaient, à bien des égards, tout à fait comparables à celles d'Elinor. Elle avait du bon sens et une intelligence éveillée. Mais elle était enthousiaste en toutes choses. Ses joies et ses peines ne connaissaient nulle retenue. Elle était généreuse, aimable, attachante – bref, tout sauf prudente. Entre elle et sa mère, la ressemblance était particulièrement forte.

Elinor voyait bien, en s'en inquiétant, quel était l'excès de sensibilité de sa sœur, mais Mme Dashwood l'appréciait et le favorisait. Dans les circonstances présentes, l'une et l'autre s'encouragèrent à accroître la violence de leur affliction. L'accès de douleur qui les avait d'abord accablées fut volontairement renouvelé. On s'attacha à le retrouver, on le fit renaître à maintes reprises. Mère et fille s'abandonnèrent complètement à leur chagrin, tâchant de puiser une détresse plus profonde dans chacune des pensées susceptibles d'y conduire, et se résolurent à ne jamais à l'avenir admettre de consolation. Elinor aussi était grandement affectée. Cependant, elle était capable encore de lutter, de prendre sur elle. Il lui fut possible de délibérer avec son frère, d'accueillir sa belle-sœur à son arrivée, de lui donner toute l'attention désirable. Elle eut aussi assez de ressources pour tenter d'inciter sa mère à des efforts identiques et l'engager à se montrer aussi tolérante qu'elle-même.

Margaret, l'autre sœur, était enjouée et désireuse de bien faire mais, comme elle s'était déjà mis en tête beaucoup des idées romanesques de Marianne sans disposer, et de loin, du même bon sens, elle ne promettait pas, à treize ans, d'égaler ses sœurs une fois plus âgée.

Chapitre II

Mme John Dashwood s'installa donc à Norland en maîtresse des lieux, tandis que sa belle-mère et ses belles-sœurs étaient ravalées au rang de simples visiteuses. En tant que telles, cependant, elles eurent droit de sa part à une civilité simple et discrète. Le mari montra autant de sollicitude qu'il pouvait en éprouver pour quelqu'un en dehors de lui-même, de son épouse et de leur enfant. Il les pressa quand même, en y mettant une certaine insistance, de considérer Norland comme leur propre maison et, puisque aucun arrangement n'apparaissait aussi souhaitable à Mme Dashwood que de rester là jusqu'à ce qu'elle pût trouver un logis dans le voisinage, l'invitation fut acceptée.

Demeurer en un lieu où tout lui rappelait les délices d'antan convenait tout à fait au genre d'esprit qui était celui de Mme Dashwood. En des périodes propices à la gaieté, nul ne pouvait posséder une humeur plus gaie que la sienne ou jouir davantage de cette ardente confiance en la venue du bonheur qui est le bonheur lui-même. Mais, pendant les jours sombres, elle se laissait aussi inévitablement emporter par son imagination et, de même que son plaisir était sans mélange, son chagrin échappait à toute consolation.

Mme John Dashwood n'approuvait pas du tout ce que son mari comptait faire pour ses sœurs. Ôter trois mille livres à la fortune de leur cher petit garçon serait l'appauvrir de la manière la plus abominable. Elle le pria de reconsidérer la question. Comment pouvait-il consentir à dépouiller ainsi son enfant, son unique enfant, d'une somme aussi importante ? Quel droit pouvaient bien avoir ces demoiselles Dashwood à sa générosité et pour une telle largesse, qui

n'étaient en réalité que des sœurs consanguines, ce qui à ses yeux n'était pas une parenté du tout ? Chacun savait bien qu'aucune affection n'était jamais supposée exister entre des enfants d'un même père mais de lits différents. Alors, pourquoi devrait-il se ruiner, ainsi que leur pauvre petit Harry, en abandonnant tout son argent à des demi-sœurs ?

« Ce fut l'ultime requête de mon père, répondit son mari. Il me demanda de venir en aide à sa veuve et à ses filles.

– Il ne savait pas ce qu'il disait, cela ne fait pas de doute. Il y a toutes les chances qu'il ait déraisonné à ce moment-là. S'il avait eu sa tête à lui, il n'aurait pas imaginé de vous demander de donner la moitié de votre fortune au préjudice de votre propre enfant.

– Il n'a pas stipulé le montant de la somme, ma chère Fanny. Il m'a seulement prié, sans autre précision, de leur venir en aide et de rendre leur situation plus confortable qu'il n'était en son pouvoir de le faire. Peut-être eût-il mieux valu qu'il s'en remît entièrement à moi. Il pouvait difficilement supposer que j'allais me désintéresser de leur sort. Mais, puisqu'il voulait avoir une promesse de ma part, je ne pouvais faire moins que de la lui donner. Ce fut, en tout cas, ce que je pensai dans l'instant. L'engagement, donc, a été pris et il faut qu'il soit tenu. Quelque chose doit être fait pour elles lorsqu'elles jugeront bon de quitter Norland pour s'installer dans une nouvelle demeure.

– Eh bien soit ! Faisons donc quelque chose pour elles. Mais ce quelque chose ne doit pas nécessairement aller jusqu'à trois mille livres. Songez, ajouta-t-elle, qu'une fois l'argent versé, nous pourrions lui dire adieu. Vos sœurs se marieront et nous ne le reverrons jamais. Certes, s'il pouvait être à un moment quelconque restitué à notre pauvre petit garçon...

– Oui, assurément, dit son mari avec beaucoup de gravité, ce serait bien différent. Il se peut qu'un jour Harry regrette que nous nous soyons départis d'une aussi grosse somme. S'il devait avoir une nombreuse famille, par exemple, pareil supplément serait tout à fait le bienvenu.

– À n'en pas douter.

– Peut-être, dans ce cas, serait-il préférable pour toutes les parties concernées que la somme fût réduite de moitié. Cinq cents livres

augmenteraient leur fortune de manière prodigieuse !

– Mais au-delà de tout ce qui peut s’imaginer ! Quel est le frère au monde qui ferait la moitié de cela pour ses sœurs, même si c’étaient véritablement ses sœurs ? Alors qu’en l’occurrence – elles sont consanguines, c’est tout – mais vous avez le cœur si généreux !

– Je ne voudrais pas me montrer mesquin, répondit-il. En pareille circonstance on aime toujours mieux en faire trop que pas assez. Personne, en tout cas, ne pourra penser que je n’en ai pas fait suffisamment – même elles peuvent difficilement espérer mieux.

– On ne peut savoir ce à quoi on s’attend de ce côté-là, dit son épouse, mais nous n’avons pas à nous occuper de cela. Ce qui nous intéresse est ce que vous, vous pouvez faire.

– C’est juste – et je pense être en situation de leur donner cinq cents livres à chacune. Dans l’état actuel des choses, à supposer que je n’y ajoute rien, chacune aura plus de trois mille livres à la mort de leur mère – ce qui fait une très jolie fortune pour des jeunes femmes.

– Assurément – et, voyez-vous, mon avis est qu’elles n’ont besoin de rien de plus. Elles auront dix mille livres à elles trois. Si elles se marient, c’est l’aisance assurée, et si elles ne se marient pas, elles pourront mener ensemble une existence très confortable avec les intérêts de ces dix mille livres.

– C’est indéniable – et, en conséquence, je me demande même si, tout bien pesé, il ne vaudrait pas mieux faire quelque chose pour leur mère tandis qu’elle est encore en vie plutôt que pour elles – je veux dire quelque chose comme lui constituer une pension viagère. Mes sœurs y trouveraient leur compte aussi bien qu’elle. Cent livres par an mettraient tout le monde parfaitement à l’aise. »

Sa femme hésita un peu, malgré tout, avant de donner son agrément à ce projet.

« Il ne fait aucun doute, dit-elle, que cela vaudrait mieux que de se défaire de quinze cents livres dès maintenant. Pourtant, imaginez que Mme Dashwood vienne à vivre quinze années de plus, nous serions les dupes.

– Quinze ans, ma chère Fanny ! On ne peut lui en donner pour plus de la moitié¹².

– Bien sûr. Cependant, regardez autour de vous. Les gens n'arrivent pas à mourir quand on leur sert une pension. Et puis elle est très robuste, en pleine santé. Elle a à peine quarante ans. Une pension viagère est à considérer avec beaucoup de précaution. Cela revient très régulièrement chaque année. Il n'y a rien à faire pour s'en débarrasser. Vous ne vous rendez pas compte de ce à quoi vous vous engagez. Je suis tout à fait au courant des ennuis que crée ce genre de rente : ma mère eut le tracasserie d'en payer trois à de vieux serviteurs retraités en raison du testament qu'avait fait mon père, et il faut voir tout le désagrément que cela lui causa. Deux fois l'an, il fallait servir ces pensions, et alors il y avait l'embarras de les acheminer. Un jour, le bruit courut que l'un de ces gens était mort – et puis, il se trouva qu'il n'en était rien. Ma mère en avait par-dessus la tête. Son revenu ne lui appartenait plus, disait-elle, avec ces sommes qu'on pouvait sans cesse lui réclamer. Ce qui rendait le procédé particulièrement désobligeant de la part de mon père était que, sans cela, l'argent eût été entièrement à la disposition de ma mère, sans restriction d'aucune sorte. Cela m'a donné un tel dégoût des pensions viagères que je suis sûre que pour rien au monde je ne voudrais m'assujettir à en verser une.

– C'est certainement un désagrément, répartit M. Dashwood, que d'avoir chaque année ce genre de prélèvement effectué sur son revenu. On n'a plus sa fortune à soi, comme le dit avec raison votre mère. Être lié au paiement régulier d'une telle somme, à chaque terme échu, n'est en aucune façon souhaitable. On y perd sa liberté.

– À n'en pas douter – et vous n'en avez en fin de compte aucune reconnaissance. Les gens se croient garantis, vous ne faites rien d'autre que ce que l'on attend de vous, on ne vous en sait aucun gré. À votre place, je ne ferais rien qui ne fût laissé entièrement à ma discrétion. Je ne m'engagerais pas à leur donner quelque chose tous les ans. Ce pourrait être fort gênant certaines années de retrancher cent ou même cinquante livres à nos dépenses.

– Je ne peux que vous approuver, ma tendre amie. Il vaut mieux en la circonstance qu'il n'y ait point de paiement annuel. Tout ce que je pourrai occasionnellement leur donner leur sera d'un bien plus grand secours qu'une somme versée tous les ans. Elles ne feraient que vivre

sur un plus grand pied si elles se sentaient assurées d'un revenu plus important et n'en seraient pas plus riches du tout à la fin décembre. Ce sera certainement, et de loin, la meilleure solution. Un présent de cinquante livres, de temps à autre, les empêchera d'être jamais à court de disponibilités et me permettra, je pense, de m'acquitter amplement de la promesse faite à mon père.

– Assurément. À dire vrai, pour ne rien vous cacher, je suis persuadée, au fond de moi, qu'en fait d'argent votre père ne songeait nullement à ce que vous leur en donniez. Le secours auquel il pensait, sans aucun doute, était ce qui pouvait raisonnablement être attendu de vous et rien d'autre comme, par exemple, vous mettre en quête de savoir s'il n'y avait pas pour elles une petite maison confortable, les aider dans leur déménagement, leur faire cadeau de poisson, de gibier et de choses du même genre, au retour de la saison. Je mettrais ma main au feu qu'il n'avait rien de plus à l'esprit. Quand on y pense, ce serait bien étrange et bien déraisonnable qu'il en eût été autrement. Songez seulement, mon cher monsieur Dashwood, à l'extraordinaire aisance que votre belle-mère et ses filles vont pouvoir connaître en vivant des intérêts de sept mille livres, sans compter les mille qui sont propriété de chaque enfant, qui rapportent cinquante livres à multiplier par trois et, naturellement, là-dessus elles paieront pension à leur mère. Au total, elles auront cinq cents livres par an à se partager et que voulez-vous donc que quatre femmes aillent désirer de plus ? Elles vivront à si peu de frais. Les dépenses de maison ne seront rien du tout. Elles n'auront pas de voiture, pas de chevaux. C'est à peine si elles auront des domestiques. Elles ne recevront personne. Comment voulez-vous qu'elles dépensent ? Imaginez à quel point elles seront à l'aise ! Cinq cents livres par an ! Je vous jure bien que je ne vois pas comment elles vont pouvoir en utiliser la moitié. Quant à leur donner davantage, c'est folie d'y penser. Elles seront plutôt en mesure de vous donner quelque chose à vous.

– Ma foi, dit M. Dashwood, je suis persuadé que vous avez tout à fait raison. À coup sûr, mon père ne pouvait dans sa demande mettre autre chose que ce que vous dites. Je le vois clairement à présent, et je remplirai strictement mon engagement par des gestes d'assistance et de bonne volonté comme ceux dont vous avez parlé. Quand ma mère

emménagera dans une autre maison, je lui proposerai sur-le-champ mes services pour lui rendre cela plus commode, dans la mesure de mes moyens. Peut-être serait-elle heureuse, à ce moment-là, de se voir offrir quelques meubles.

– C'est vrai, lui répondit Mme Dashwood. Pourtant ici, il y a une chose qu'il faut prendre en considération. Lorsque votre père et votre mère vinrent s'installer à Norland, malgré la vente du mobilier de Stanhill, la totalité du service de porcelaine, toute l'argenterie, tout le linge furent conservés et tout cela lui revient à elle à présent. Sa maison sera donc presque entièrement montée dès qu'elle en prendra possession.

– Cela entre en ligne de compte, assurément. C'est là un legs d'une valeur indéniable ! Et pourtant, certaines pièces de l'argenterie auraient constitué un apport des plus appréciables à la vaisselle que nous avons ici.

– Oui – et le service à déjeuner en porcelaine¹³ est deux fois plus beau que celui dont cette maison-ci dispose – beaucoup trop beau, si vous voulez mon avis, pour le genre d'habitation que des personnes comme elles pourront jamais se permettre d'occuper. Mais on n'y peut rien changer. C'est uniquement à elles que pensait votre père. Et puis, comment ne pas le dire ? Vous ne lui devez aucune reconnaissance particulière, et vous n'avez aucune attention à apporter à la réalisation de ses vœux, car nous savons très bien que, si cela lui avait été possible, c'est à elles et à elles seules qu'il aurait laissé presque tout ce qu'il avait au monde. »

L'argument était sans réplique. Il donna aux intentions de M. Dashwood ce qui pouvait leur manquer encore pour se transformer en décision, et il résolut en définitive qu'il serait tout à fait superflu, pour ne pas dire particulièrement malséant, de faire pour la veuve et les enfants de son père davantage que ce que l'on fait d'ordinaire pour des voisins, comme rendre de petits services du genre de ceux qu'avait signalés sa femme.

Chapitre III

Mme Dashwood resta plusieurs mois à Norland. Ce ne fut pas faute de vouloir s'en aller, une fois que la vue de tous les endroits familiers ne réussit plus à susciter en elle l'émotion violente qu'ils lui avaient d'abord causée. Lorsqu'elle commença à se sentir revivre et que son esprit devint peu à peu capable de s'appliquer à autre chose qu'à aggraver sa douleur par l'évocation de souvenirs mélancoliques, Mme Dashwood eut hâte de partir et fut infatigable dans sa recherche d'un logement à sa convenance non loin de Norland. S'éloigner considérablement de ce lieu tant aimé était en effet hors de question. Mais elle n'entendit parler d'aucune habitation qui pût à la fois répondre à ses souhaits en matière de confort et de tranquillité et satisfaire à la prudence de sa fille aînée, dont le jugement plus pondéré rejeta plusieurs maisons possibles comme trop vastes pour leurs moyens, alors que sa mère les eût acceptées.

Mme Dashwood avait eu connaissance par son mari de la promesse solennelle que son beau-fils avait faite en leur faveur et qui avait rasséréné ses derniers instants sur cette terre. Elle ne mettait pas plus en doute que son époux la sincérité de ces assurances. À cause de ses enfants, elle y songeait avec satisfaction, bien que pour sa part elle fût certaine qu'avec des ressources bien inférieures à sept mille livres elle eût été assez bien pourvue pour se sentir à l'aise. À cause de leur frère aussi, du bon cœur que cela découvrait, elle en était contente, et elle se reprochait d'avoir jusque-là mal jugé de son mérite en le croyant incapable d'un mouvement de générosité. Les attentions dont il les entourait, elle et ses filles, la persuadaient que leur bien-être lui était

cher, et longtemps elle fit confiance à la libéralité de ses intentions.

Le mépris qu'elle avait conçu pour sa belle-fille, très tôt après le début de leurs relations, s'accrut sensiblement avec une connaissance plus approfondie de sa tournure d'esprit que permit une résidence de six mois au sein de sa famille. Peut-être même, en dépit de toutes les considérations de politesse ou de tendresse maternelle pouvant avoir effet sur la belle-mère, eût-il été jugé impossible par l'une comme par l'autre de vivre aussi longtemps sous le même toit si une circonstance particulière n'était venue rendre plus souhaitable encore, dans l'opinion de Mme Dashwood, la prolongation du séjour de ses filles à Norland.

Cette circonstance était un attachement grandissant entre l'aînée et le frère de Mme John Dashwood, un jeune homme agréable et d'un air distingué, dont elles firent la connaissance peu de temps après que sa sœur se fut installée à Norland et qui, depuis, y avait passé le plus clair de son temps.

Certaines mères auraient pu encourager l'intimité de ces relations pour des raisons d'intérêt, car Edward Ferrars était le plus âgé des fils d'un homme qui était mort très riche. D'autres, à l'inverse, auraient pu s'y opposer pour des motifs de prudence car, mis à part une somme insignifiante, toute sa fortune dépendait du bon vouloir de sa mère. Mais Mme Dashwood était insensible de même manière à l'une et à l'autre de ces considérations. Il lui suffisait qu'Edward parût digne d'estime, qu'il aimât sa fille et qu'Elinor fût elle aussi attirée vers lui. Il était contraire à tous ses principes qu'une différence de fortune pût séparer deux jeunes gens rapprochés par la ressemblance de leurs caractères, et que le mérite d'Elinor pût échapper à quiconque la connaissait lui paraissait incompréhensible.

Edward Ferrars ne se recommandait à leur approbation ni par un physique avantageux, ni par de l'aisance en société. Il n'était pas beau, et il fallait l'avoir beaucoup fréquenté pour apprécier ses manières. Il se défiait trop de lui-même pour faire valoir ses qualités. Cependant, lorsque était vaincue sa timidité naturelle, tout dans son attitude révélait une nature aimante et un caractère ouvert. Il avait de bonnes aptitudes intellectuelles, que l'instruction avait efficacement développées. Cependant, ni ses talents ni ses goûts ne lui permettaient

de devenir ce que sa mère et sa sœur auraient souhaité qu'il devînt. Elles aspiraient à le voir se distinguer – mais sans trop savoir dans quel domaine. Elles voulaient qu'il parût dans le monde avec éclat, d'une façon ou d'une autre. Sa mère aurait aimé qu'il s'intéressât aux choses de la politique, qu'on pût le faire élire au Parlement, ou qu'il entrât en relations avec les grands hommes de son temps. C'était aussi le vœu de Mme John Dashwood, encore qu'en attendant la venue de l'un ou l'autre de ces rares bienfaits du ciel, son ambition à elle se fût contentée de le voir conduire un briska¹⁴. Hélas, Edward n'était attiré ni par les grands hommes, ni par les briskas. Tous ses souhaits n'allaient pas au-delà du confort domestique et de la tranquillité du simple particulier. Par bonheur, il avait un frère cadet qui promettait mieux.

Edward resta plusieurs semaines l'hôte de Norland avant de retenir véritablement l'attention de Mme Dashwood, car son affliction était telle, en ce temps-là, qu'elle ne s'intéressait guère à son entourage. Elle vit seulement qu'il était calme et discret et cela lui plut. Il ne la troublait pas dans sa détresse par une conversation inopportune. La première incitation qu'elle eut à l'observer et à l'estimer davantage fut une réflexion que fit incidemment Elinor sur la différence qu'il y avait entre sa sœur et lui. Le contraste était de nature à le recommander chaudement à Mme Dashwood.

« Cela suffit, dit-elle. Dire qu'il ne ressemble pas à Fanny, c'est en dire assez. Cela suppose tout ce qu'il y a d'aimable. Je sens que je l'aime déjà.

– Je crois que vous l'apprécierez, dit Elinor, quand vous le connaîtrez mieux.

– L'apprécier ! répliqua sa mère avec un sourire. Lorsque j'approuve, je ne peux m'empêcher d'aimer.

– Vous pourriez l'estimer.

– Je n'ai jamais su ce que c'était que séparer l'un de l'autre. »

Mme Dashwood s'attacha désormais à mieux le connaître. Elle captivait par ses manières, qui eurent bientôt raison de la réserve d'Edward. Elle ne tarda guère à percevoir toute l'étendue de ses mérites. D'être persuadée de son inclination pour Elinor aida peut-être à sa perspicacité. Cependant, elle se sentit vraiment assurée de ses

qualités, et même cette apparente passivité qui allait à l'encontre de toutes ses convictions sur l'attitude qu'un jeune homme devait prendre en société¹⁵ ne fut pas trouvée sans charme quand elle sut la chaleur de ses sentiments et la tendresse de son cœur.

Elle n'eut pas plus tôt décelé des signes d'amour dans son comportement à l'égard d'Elinor qu'elle considéra comme certaine la solidité de leur attachement et songea à leur mariage comme devant se produire dans un avenir prochain.

« Dans quelques mois, ma chère Marianne, dit-elle, selon toute probabilité Elinor sera établie pour la vie. Elle nous manquera. Mais son bonheur à elle sera assuré.

– Oh ! maman, comment ferons-nous sans elle ?

– Ma chérie, ce sera à peine une séparation. Nous habiterons à quelques lieues de distance les uns des autres, et nous nous rencontrerons tous les jours que Dieu fait. Vous y gagnerez un frère, un vrai et qui vous aimera. J'ai la plus haute idée des qualités de cœur d'Edward. Mais pourquoi cet air grave, Marianne ? Désapprouveriez-vous le choix de votre sœur ?

– Peut-être, dit Marianne, me cause-t-il tout de même une certaine surprise. Edward est fort aimable et je l'aime tendrement. Pourtant – ce n'est pas le genre d'homme – il lui manque, c'est difficile à dire – sa personne n'a rien de remarquable, elle n'a rien de cette grâce qu'il me faut chez celui qui est capable de s'attacher pour de bon l'affection de ma sœur. Ses yeux n'ont pas cette ardeur, ce feu qui annoncent à la fois intelligence et mérite. Et puis, cela mis à part, je crains, maman, qu'il ne manque véritablement de goût. La musique semble à peine l'intéresser et, bien qu'il admire beaucoup les dessins d'Elinor, ce n'est pas l'admiration de quelqu'un qui comprend leur valeur. Il est évident, malgré toute l'attention qu'il lui porte souvent pendant qu'elle dessine, qu'en réalité c'est un sujet auquel il ne connaît rien. Il admire en amoureux et non en critique averti.

« Pour me satisfaire il faudrait l'un et l'autre. Je ne pourrais pas être heureuse avec un homme dont les goûts ne coïncideraient pas en tout point avec les miens. Il lui faudra entrer dans tous mes sentiments. Les mêmes livres, la même musique devront nous charmer tous les deux.

Ah ! maman, comme la façon qu'a eue Edward de nous faire la lecture hier soir manquait d'ardeur et même d'animation ! Comme j'ai pu souffrir pour ma sœur ! Pourtant, elle supportait cela avec un tel sang-froid qu'elle paraissait à peine le remarquer. Je bouillais d'impatience. Entendre ces beaux vers qui m'ont souvent presque égaré l'esprit lus avec un tel calme aussi impénétrable, une indifférence aussi abominable !

– Il aurait certainement mieux mis en valeur une prose simple et élégante. C'est ce que j'ai pensé alors. Hélas ! c'est vous qui avez insisté pour lui donner du Cowper.

– Mais, maman, si même Cowper ne peut réussir à l'émouvoir¹⁶ ! Il faut pourtant tenir compte des différences de goût. Elinor ne partage pas tous mes sentiments. Elle peut donc passer là-dessus et être heureuse avec lui. Mais moi, si j'avais été amoureuse de lui, cela m'aurait brisé le cœur de l'entendre lire avec aussi peu de sensibilité. Maman, plus je connais le monde et plus je suis convaincue que je ne rencontrerai jamais l'homme que je puisse aimer vraiment. Je lui demanderais tant ! Il lui faudrait avoir tous les mérites d'Edward et ne manquer par surcroît d'aucun des charmes dont la personne et les manières peuvent agrémenter les qualités de cœur.

– Songez, ma chère enfant, que vous n'avez pas même dix-sept ans. Il est encore trop tôt à cet âge pour désespérer d'atteindre à un tel bonheur. Pourquoi auriez-vous moins de chance que n'en a eue votre mère ? Sous un rapport et un seul, ma chère Marianne, puisse votre destinée être différente de la sienne ! »

Chapitre IV

« Quel dommage, Elinor, dit Marianne, qu'Edward n'ait pas de goût pour le dessin !

– Pas de goût pour le dessin, répliqua Elinor, qu'est-ce qui vous fait dire cela ? Certes, il ne dessine pas lui-même, mais il a beaucoup de plaisir à voir les ouvrages des autres, et je vous assure qu'il ne manque en aucune façon d'un goût inné, s'il n'a pas eu l'occasion de le perfectionner. S'il avait jamais eu la possibilité de prendre des leçons, je crois qu'il aurait fort bien dessiné lui-même. Il a tant de défiance à l'égard de son propre jugement en ces matières-là qu'il est toujours réticent à donner son opinion sur un tableau, quel qu'il soit. Mais son goût est naturellement si juste et si simple qu'en général cela le conduit à se prononcer très pertinemment. »

Marianne eut peur de blesser et ne dit rien de plus à ce sujet. Cependant, la sorte d'approbation qu'Elinor venait de décrire comme l'effet produit chez Edward par les dessins des autres était à cent lieues du ravissement qui, selon elle, méritait seul le nom de goût¹⁷. Malgré cela, tout en souriant à part soi de l'erreur commise, elle rendit hommage à sa sœur de la partialité aveugle en faveur d'Edward qui en était la cause.

« J'espère, Marianne, reprit Elinor, que vous ne considérez pas que, de façon générale, il pêche par manque de goût. À vrai dire, je crois pouvoir avancer que c'est une hypothèse à exclure, car vos manières avec lui sont des plus cordiales et, si telle était votre façon de penser, je suis sûre que vous ne pourriez jamais lui marquer de la civilité. »

Marianne fut embarrassée pour répondre. Il n'était pas question

pour elle d'offenser sa sœur et, cependant, dire ce qu'elle ne pensait pas lui était également impossible.

« Ne m'en veuillez pas, Elinor, si mon éloge ne correspond pas en tout point au cas que vous faites de ses mérites. Je n'ai pas eu aussi souvent que vous l'occasion de me former une opinion sur les moindres aspects de ses dispositions d'esprit ainsi que sur ses goûts et ses inclinations. Cependant, j'ai la plus haute idée de sa valeur morale et de son bon sens. Il représente pour moi tout ce qu'il y a d'aimable et d'estimable.

– Je suis sûre, répondit Elinor en souriant, que ses amis les plus chers ne pourraient que se satisfaire d'un éloge comme celui-là. Je ne vois pas comment vous pourriez vous exprimer avec plus de force. »

Marianne se réjouit de trouver sa sœur aussi aisément satisfaite.

« De son bon sens et de sa valeur morale, reprit Elinor, personne, je pense, ne peut douter qui l'a rencontré assez souvent pour pouvoir l'engager dans une conversation à cœur ouvert. L'excellence de son jugement et de ses principes¹⁸ ne peut passer inaperçue qu'en raison de cette timidité qui trop fréquemment le réduit au silence. Vous le connaissez suffisamment pour rendre justice à ses qualités les plus solides. Mais sur les moindres aspects de ses dispositions d'esprit, comme vous dites, des circonstances particulières vous ont éclairée moins que je n'ai pu l'être. Lui et moi nous sommes parfois trouvés longuement en tête à tête tandis que vous donniez tout votre temps à ma mère, ne faisant par là qu'obéir à l'affection la plus tendre.

« Souvent, donc, j'ai eu l'occasion de le voir, j'ai étudié ses opinions et entendu ses avis sur différents sujets de littérature et diverses questions de goût. Au terme de tout cela, je crois pouvoir affirmer qu'il a l'esprit cultivé, que le plaisir qu'il prend à lire est extrême, que son imagination est vive, qu'il observe autour de lui avec exactitude et impartialité, que son goût est délicat et sans défaut. On apprécie mieux toutes ses capacités à mesure qu'on les connaît davantage. Il en va de même pour ses manières et sa personne. La première fois qu'on le voit s'adresser à quelqu'un¹⁹, on n'en est guère frappé, et l'on aurait peine à lui trouver de la beauté jusqu'à ce que l'on s'aperçoive de l'expression contenue dans des yeux qui sont particulièrement attachants et de la douceur qui se répand sur ses traits. À présent, je le

connais si bien que – mais oui – je le trouve beau – ou, du moins, presque beau. Qu'en dites-vous, Marianne ?

– Je le trouverai beau dans un avenir très proche, Elinor, même si ce n'est pas le cas maintenant. Quand vous me direz de l'aimer comme un frère, je ne verrai pas plus d'imperfections à son visage qu'à présent dans son cœur. »

Elinor eut un mouvement de surprise en entendant cela et se repentit des mots chaleureux qui lui avaient échappé en parlant d'Edward. Elle sentait bien qu'elle le tenait en très haute estime. Elle était persuadée que sa sympathie était partagée. Mais il lui eût fallu en être plus sûre pour trouver plaisir à voir Marianne convaincue de la réalité de leur attachement. Elle savait bien que ce que Marianne et sa mère supposaient à un moment, elles le croyaient fermement l'instant d'après, que pour elles souhaiter c'était espérer et espérer compter sur l'événement. Elle tenta d'expliquer à sa sœur comment les choses se présentaient en réalité.

« Je ne chercherai pas à nier, dit-elle, que j'ai une très haute opinion de lui – que je l'estime beaucoup, qu'il me plaît. »

Marianne alors laissa éclater son indignation.

« Vous l'estimez ! Il vous plaît ! Que de froideur, Elinor ! Ah ! c'est pis que de la froideur ! Vous auriez honte de paraître sous un autre jour. Servez-vous encore une fois de ces mots-là, et je quitte la place immédiatement. »

Elinor ne put s'empêcher de rire.

« Pardonnez-moi, dit-elle, et soyez sûre que je ne cherchais pas à vous offenser en parlant aussi tranquillement de mes sentiments. Croyez-les plus forts que je ne les ai avoués. Bref, croyez-les tels que son mérite et l'apparence – l'espoir de son affection pour moi – peuvent les justifier sans imprudence ou sans extravagance de ma part. Mais, au-delà de ce que je viens de dire, il ne faut absolument rien tenir pour acquis. Je ne suis en aucune façon certaine qu'il s'intéresse à moi. Il y a des moments où l'on pourrait douter de son degré d'estime. Donc, jusqu'à ce que ses sentiments soient ouvertement déclarés, vous ne pouvez vous étonner si je souhaite éviter d'encourager mon inclination d'une manière quelconque en me persuadant qu'elle est davantage que ce qu'elle est ou en lui donnant un nom qu'elle ne

mérite pas.

« Au fond de mon cœur, j'ai peu de doutes – je n'en ai pour ainsi dire aucun – quant à sa préférence. Mais il y a d'autres choses à considérer que son penchant. Financièrement, il est très loin d'être indépendant²⁰. Ce que sa mère est véritablement, nous n'en savons rien. Toutefois, en nous fondant sur ce que Fanny a parfois laissé entendre de sa conduite et de ses opinions, nous n'avons jamais été tentées d'en faire quelqu'un d'aimable, et je me trompe fort si Edward lui-même n'est pas conscient du fait qu'il se heurterait à bien des obstacles s'il lui venait à l'esprit de vouloir épouser une femme qui n'eût ni une grande fortune ni un rang élevé. »

Marianne fut stupéfaite de s'apercevoir à quel point l'imagination de sa mère et la sienne avaient outrepassé la réalité.

« Ainsi, vous n'êtes pas vraiment fiancés ! dit-elle. Pourtant, cela ne saurait tarder. Mais je vois deux avantages à ce délai. Pour ma part, je ne vous perdrai pas aussi vite et quant à Edward, il aura davantage l'occasion de perfectionner ce goût qu'il a naturellement pour votre occupation favorite et qui, de toute évidence, est si totalement indispensable à votre bonheur futur. Ah ! s'il pouvait être stimulé par vos dons jusqu'à se mettre lui-même à apprendre le dessin, comme ce serait merveilleux ! »

Elinor avait découvert à sa sœur le fond de sa pensée. Elle ne pouvait pas considérer que son penchant pour Edward était promis à un sort aussi prospère que le croyait Marianne. Il y avait parfois chez le jeune homme un découragement qui, s'il ne dénotait pas l'indifférence, annonçait quelque chose qui n'était guère plus prometteur. Un doute sur l'estime qu'elle lui portait, à supposer qu'il en eût, n'aurait pas dû lui causer davantage que de l'inquiétude. Ce n'aurait pas été de nature à provoquer cet abattement dans lequel il était fréquemment plongé. On pouvait plus raisonnablement en chercher la cause dans une situation de dépendance qui l'empêchait de donner libre cours à son affection. Elinor savait que sa mère ne se comportait avec lui ni de façon à lui rendre à présent agréable le foyer qui était le sien, ni de manière à lui laisser croire qu'il pouvait en fonder un autre sans tenir le plus grand compte des projets qu'elle faisait pour le promouvoir.

Sachant cela, il était impossible à la jeune fille d'évoquer ce sujet sans appréhension. Elle était loin de tabler sur l'efficacité de la préférence qu'Edward lui manifestait et dont Mme Dashwood et Marianne étaient toujours aussi convaincues. Au contraire, plus ils étaient ensemble et plus incertaine semblait la nature de l'intérêt qu'il lui portait. Quelquefois, pendant de courts instants de détresse, elle était persuadée que ce n'était rien de plus que de l'amitié.

Cependant, quelles que fussent en réalité les limites de ce sentiment, il suffit à la sœur d'Edward, quand elle s'aperçut de son existence, pour lui donner de l'inquiétude et du coup, ce qui était encore moins extraordinaire, pour la faire manquer à la politesse. Elle saisit la première occasion qui s'offrit de faire à ce propos un affront à sa belle-mère, en l'entretenant si éloquemment des grandes espérances de son frère, de la résolution prise par Mme Ferrars de bien marier ses deux fils et du danger couru par toute jeune femme qui tenterait de « l'entortiller²¹ », que Mme Dashwood ne put faire semblant de ne se rendre compte de rien ni essayer de garder son calme. Elle lui fit une réponse qui témoignait de son mépris et quitta la pièce au même instant en décidant que, aussi incommode et aussi coûteux que pût être un déménagement aussi brusqué, sa chère Elinor ne serait pas exposée huit jours de plus à de telles insinuations.

Mme Dashwood était de cette humeur-là quand elle reçut par la poste une lettre qui contenait une proposition venant à point nommé. C'était l'offre d'une maison de dimensions modestes, à des conditions fort peu onéreuses, qui appartenait à l'un de ses parents, un homme qui, dans le Devon, était très considéré et possédait beaucoup de terres. Il avait lui-même rédigé la lettre, et elle était écrite dans un réel souci de se montrer aimable et obligeant. Il comprenait qu'elle avait besoin d'un logement et, bien que la demeure qu'il proposait fût une simple chaumière, l'assurait qu'on y ferait tous les travaux qu'elle jugerait nécessaires si la situation lui convenait.

Il la pressait vivement, après lui avoir fourni des précisions sur la maison et le jardin, de venir avec ses filles au Parc de Barton²², le lieu de sa résidence, d'où elle pourrait juger par elle-même si la chaumière de Barton – car les deux maisons appartenaient à la même paroisse –

pouvait, au prix de quelques modifications, lui apporter le confort voulu. Il semblait réellement désireux de pourvoir à leurs besoins, et toute sa lettre était tournée de manière si amicale qu'elle ne pouvait manquer de plaire à sa cousine, surtout à un moment où elle souffrait de la froideur et de l'insensibilité dont faisaient preuve à son égard de plus proches parents.

Elle n'eut pas besoin d'un délai pour réfléchir ou s'informer. Sa résolution fut prise pendant qu'elle lisait la lettre. La situation de Barton, dans un comté aussi éloigné du Sussex que le Devon, quelques heures plus tôt eût représenté une difficulté suffisante pour faire pencher la balance contre ce choix en dépit de tous les avantages dont l'endroit pouvait être pourvu. Maintenant, c'était ce qui le recommandait le plus. Quitter le voisinage de Norland n'était plus un mal. Elle le souhaitait. C'était une bénédiction, en comparaison du tourment de rester plus longtemps chez sa belle-fille. Partir pour toujours de cette demeure tant aimée serait moins pénible que d'y vivre ou d'y aller en visite, tant qu'une femme pareille serait maîtresse des lieux. Elle écrivit aussitôt à Sir John Middleton²³ pour le remercier de son obligeance et lui dire qu'elle acceptait son offre. Puis elle se hâta de montrer les deux lettres à ses filles, afin de s'assurer de leur approbation avant d'envoyer sa réponse.

Elinor avait toujours été d'avis qu'il serait plus prudent pour elles de s'établir à quelque distance de Norland plutôt qu'au beau milieu des gens qu'ils fréquentaient en ce moment. Sous ce rapport, à tout le moins, ce n'était donc pas à elle de combattre le projet qu'avait sa mère de partir pour le Devon. En outre, la maison, telle que Sir John Middleton la décrivait, était de proportions si modestes et le loyer demandé si extraordinairement modique que, sur ces deux points, il ne lui était pas possible de formuler d'objection. En conséquence, bien que ce plan n'eût rien de nature à séduire son imagination et que ce fût un éloignement du voisinage de Norland qui allait au-delà de ce qu'elle avait souhaité, elle ne chercha aucunement à dissuader sa mère d'envoyer la lettre d'acceptation.

Chapitre V

Sa réponse ne fut pas plus tôt expédiée que Mme Dashwood s'offrit le plaisir d'annoncer à son beau-fils et à sa femme qu'elle avait trouvé une maison et ne les incommoderait pas plus longtemps qu'il ne faudrait pour que tout fût en état et qu'elle pût emménager. La nouvelle les surprit. Mme John Dashwood ne dit mot ; son mari, par politesse, émit l'espoir qu'elles ne s'établiraient pas trop loin de Norland. Elle fut fort satisfaite de pouvoir leur répondre qu'elle allait dans le Devon. En entendant cela, Edward se tourna précipitamment vers elle et, sur un ton de surprise et d'inquiétude qui pour elle s'expliquait aisément, dit en écho : « Dans le Devon ! Allez-vous là-bas, vraiment ? Si loin d'ici ! Et dans quelle partie du Devon ? » Elle lui dit où cela se trouvait. C'était à moins de deux lieues au nord d'Exeter.

« Ce n'est rien de mieux qu'une chaumière, poursuivit-elle, mais j'espère y recevoir beaucoup de mes amis. On peut aisément ajouter une pièce ou deux et, si ces amis ne voient pas de difficulté à accomplir un aussi long voyage pour me voir, je suis sûre que je n'en trouverai aucune à les loger. »

Elle conclut en invitant très aimablement M. et Mme John Dashwood à venir lui rendre visite à Barton ; elle fit de même pour Edward, en y mettant encore plus d'affection. Bien que son récent entretien avec sa bru l'eût amenée à décider de ne pas prolonger son séjour à Norland au-delà de ce qui était inévitable, cette conversation avait complètement manqué son but pour ce qu'on voulait surtout obtenir d'elle. Séparer Edward d'Elinor entraînait moins que jamais dans ses intentions et, par cette invitation marquée faite à son frère, elle

voulait montrer à Mme John Dashwood à quel point elle se souciait peu de son opposition à cette union.

M. John Dashwood dit et redit à sa mère son grand regret qu'elle eût choisi une maison trop éloignée de Norland pour qu'il pût lui être d'aucun secours dans le déménagement de son mobilier. Il se sentait vraiment gêné en conscience de la tournure prise par les événements, car le service auquel il avait précisément limité l'exécution de la promesse faite à son père était par cet arrangement rendu impossible. Tout le mobilier fut expédié par eau. Il comprenait essentiellement du linge de maison, de l'argenterie, de la vaisselle de porcelaine et des livres, ainsi qu'un beau piano qui était propriété de Marianne. Mme John Dashwood ne vit pas disparaître les paquets sans un soupir : elle ne pouvait s'empêcher de trouver désolant qu'avec un revenu aussi insignifiant en comparaison du sien, sa belle-mère eût tout de même de belles choses en sa possession.

La maison fut louée pour un an. Elle était toute meublée et prête à habiter. Les termes du bail ne soulevèrent aucune difficulté de part et d'autre. Mme Dashwood attendit d'avoir disposé d'objets qu'elle possédait à Norland puis, aussitôt, elle prit le chemin du Devon. Ceci fut tôt fait, car il ne lui fallait toujours que peu de temps pour dépêcher ses affaires. Les chevaux que lui avait laissés son mari avaient été vendus peu après le décès de celui-ci et, l'occasion s'offrant maintenant d'un acheteur pour la voiture, elle accepta de la vendre aussi, comme le lui conseillait instamment sa fille aînée. Pour la commodité de ses enfants, si elle n'avait écouté que ses souhaits, elle l'aurait gardée. Mais la sagesse d'Elinor eut le dernier mot. Grâce aussi à cette même sagesse, le nombre de leurs domestiques fut limité à trois, deux femmes de chambre et un valet, qu'elles se procurèrent rapidement parmi les gens qui avaient constitué leur personnel à Norland.

Le domestique et l'une des servantes furent aussitôt envoyés dans le Devon pour mettre le logis en état avant l'arrivée de leur maîtresse. En effet, n'ayant encore jamais rencontré Lady Middleton, Mme Dashwood préféra se rendre directement à sa chaumière plutôt qu'aller en visiteuse au Parc de Barton. Elle avait en outre une confiance si entière en la description que Sir John lui avait faite de sa

maison qu'elle n'était pas curieuse de l'examiner par elle-même avant d'en prendre possession. La hâte qu'elle avait de quitter Norland était entretenue par l'évidente satisfaction de sa bru à la perspective de son éloignement. On ne s'efforça qu'à peine de dissimuler ce contentement par une froide invitation à différer la date du départ.

Le moment était venu où pouvait s'exécuter de la manière la plus convenable la promesse faite à son père par le beau-fils de Mme Dashwood. Puisqu'il avait négligé de la tenir en prenant possession du domaine, maintenant qu'elles quittaient la maison, l'occasion pouvait être considérée comme la mieux choisie. Mais Mme Dashwood commença bientôt à abandonner tout espoir de cette sorte et à se persuader, d'après la teneur générale de ses propos, que son secours n'irait pas plus loin que l'hospitalité accordée pendant six mois à Norland. Il avait si fréquemment à la bouche l'accroissement des dépenses de son ménage, il parlait si souvent des charges qui pesaient perpétuellement sur ses finances et auxquelles un homme qui avait quelque importance dans le monde s'exposait au-delà de tout ce qui peut s'imaginer, qu'il semblait plutôt avoir besoin de davantage d'argent lui-même que nourrir quelque intention d'en donner.

Quelques semaines suffirent à dater du jour qui avait apporté la première lettre de Sir John Middleton à Norland pour que tout fût suffisamment en ordre dans leur futur logis et que Mme Dashwood et ses filles fussent à même d'entreprendre leur voyage.

Nombreux furent les pleurs qu'elles versèrent lors des ultimes adieux à un lieu aussi chéri. « Cher, cher Norland », dit Marianne, en se promenant solitairement devant la maison le dernier soir de leur séjour, « quand cesserai-je jamais de te regretter ? Quand apprendrai-je ailleurs à me sentir chez moi ? Ô bienheureuse demeure, si tu savais ce que je souffre à te voir à présent, de cet endroit d'où peut-être je ne te verrai jamais plus ! Et vous, arbres familiers ! Mais vous ne changerez point. Aucune feuille ne périra de ce que nous ne serons plus là, aucune branche ne viendra à ne plus remuer si nous ne sommes plus là pour vous observer ! Non, vous ne changerez point – sans savoir le plaisir ou le regret que vous occasionnez, sans vous douter que ne sont plus les mêmes ceux qui marchent sous votre couvert ! Mais qui donc restera pour vous apprécier ? »

Chapitre VI

L'humeur était trop à la mélancolie pour que la première partie du voyage fût autre qu'ennuyeuse et désagréable. Mais, à mesure que ce voyage approchait de son terme, elles prirent de l'intérêt à l'aspect présenté par le pays qu'elles devaient habiter. Cela leur permit de surmonter leur abattement, et la vue du vallon de Barton, lorsqu'elles y pénétrèrent, ramena un sourire. L'endroit était agréable et fertile, bien boisé, avec de nombreux pâturages. Après une demi-lieue d'un trajet sinueux le long de cette vallée, elles parvinrent à leur maison. Le domaine se réduisait devant à un petit enclos en herbe de dimensions modestes. Une jolie barrière y donnait accès.

En tant qu'habitation, la chaumière de Barton malgré son exigüité offrait du confort, et l'espace y était bien utilisé. Mais, en tant que chaumière²⁴, elle présentait des défauts, car la construction en était régulière, le toit couvert de tuiles, les volets n'étaient pas peints en vert, et les murs ne disparaissaient pas sous le chèvrefeuille. Un couloir étroit traversait la maison de part en part pour donner sur un jardin derrière. De chaque côté de l'entrée on trouvait un salon d'environ seize pieds de large. Au-delà, c'étaient l'office et l'escalier. Quatre chambres et deux mansardes constituaient le reste du logis. Il n'était pas bâti depuis longtemps, et son état s'avérait satisfaisant. En comparaison de Norland, que cela était pauvre et petit ! Mais les pleurs que ce souvenir amena en franchissant le seuil furent bientôt séchés. Elles furent réconfortées par la joie des domestiques en les voyant arriver et chacune, par souci des autres, résolut d'afficher du contentement. On était tout au début du mois de septembre. La saison

était belle, et de voir pour la première fois leur demeure avec l'avantage du beau temps créa une impression en sa faveur qui contribua efficacement à la recommander de façon durable à leur bonne opinion.

La situation de la maison était satisfaisante²⁵. De hautes collines s'élevaient juste derrière et à peu de distance de chaque côté. Certaines étaient incultes et découvertes, d'autres cultivées et boisées. Le village de Barton s'étendait pour l'essentiel sur l'une des pentes de ces collines et, des fenêtres de la chaumière, composait une vue agréable. Devant, la perspective était plus vaste. Le regard embrassait la totalité du vallon et plongeait dans la campagne au-delà. Les hauteurs qui environnaient la chaumière fermaient la vallée dans l'autre direction mais, sous un autre nom et changeant de sens, elle bifurquait en se glissant entre deux des collines les plus escarpées.

Les dimensions et le mobilier de la maison convenaient bien dans l'ensemble à Mme Dashwood. Certes, en raison du genre de vie qu'elle avait connu, il lui était indispensable d'acquérir beaucoup de nouveaux meubles, mais c'était un grand plaisir pour elle d'ajouter et de perfectionner. Elle avait alors en sa possession assez d'argent liquide pour se procurer tout ce qui pouvait désirablement donner plus d'élégance aux différentes pièces. « Quant à la maison proprement dite, assurément, disait-elle, elle est trop petite pour une famille comme la nôtre, mais pour l'instant, nous allons nous borner à nous arranger à peu près confortablement, car l'année est trop avancée pour entreprendre des travaux. Au printemps peut-être, si j'ai de l'argent plus qu'il n'en faut, comme ce sera sans doute le cas, nous pourrons songer à bâtir. Ces petits salons sont tous les deux trop exigus pour le nombre de nos amis dans les réunions que je compte souvent organiser. J'ai en l'esprit de joindre le couloir à l'un et peut-être à une partie de l'autre, le reste pouvant servir d'entrée. De cette façon, avec un nouveau salon que l'on peut facilement ajouter, une chambre et une mansarde à l'étage, nous aurons une petite chaumière très confortable. J'aurais mieux aimé un bel escalier. Mais on ne peut tout avoir – encore qu'il ne devrait pas être trop difficile de l'élargir, je suppose. Je verrai au printemps où en seront mes finances, et nous

prévoirons nos travaux en conséquence. »

En attendant, et jusqu'à ce qu'on pût effectuer ces changements grâce aux économies réalisées sur un revenu annuel de cinq cents livres par une femme qui n'avait jamais économisé de sa vie, elles eurent la sagesse de se contenter de la maison telle qu'elle était. Chacune s'occupa de disposer ses propres affaires et tenta, en trouvant une place autour d'elle pour ses livres et autres objets personnels, de se constituer un chez-soi. On déballa le piano de Marianne, et on lui choisit un endroit approprié. Les dessins d'Elinor furent fixés aux murs de leur salon.

C'est à cela qu'elles s'employaient quand elles furent interrompues le lendemain, peu après le petit déjeuner, par l'entrée de leur propriétaire venu leur souhaiter la bienvenue à Barton et mettre à leur disposition tout ce qu'offraient sa maison et son jardin qui pourrait leur faire présentement défaut. Sir John Middleton avait dans les quarante ans. Il était bien fait de sa personne. Il leur avait rendu visite autrefois à Stanhill, mais trop longtemps auparavant pour qu'il fût possible à ses jeunes cousines de se souvenir de lui. La bonne humeur se peignait sur son visage, et ses façons étaient aussi amicales que le style de sa lettre. Leur venue semblait vraiment être pour lui une source de satisfaction et leur bien-être réellement l'objet de sa sollicitude. Il parla beaucoup du désir sincère qu'il avait de voir les relations les plus suivies s'établir entre elles et sa famille et les pressa si cordialement de dîner au Parc de Barton tous les jours jusqu'à ce qu'elles eussent parfait leur installation que, bien que ses instances fussent poursuivies au-delà des bornes de la civilité, il était impossible de lui en tenir rigueur. Son amabilité n'était pas simple affaire de mots : moins d'une heure après son départ, une grande corbeille pleine de fruits et de produits du jardin leur arriva en provenance du Parc, qui fut suivie avant la fin de la journée par un présent de gibier. De plus, il insista pour porter toutes leurs lettres à la poste et les en retirer, et il fut impossible de lui refuser la satisfaction de leur envoyer son journal tous les jours²⁶.

Lady Middleton l'avait fait porteur d'un message d'une grande courtoisie qui exprimait son intention de présenter ses respects à

Mme Dashwood dès qu'elle aurait l'assurance que sa visite ne causerait aucune gêne. Comme il fut répondu à ce message par une invitation tout aussi polie, il leur fut donné de connaître l'épouse de Sir John dès le lendemain.

Elles étaient, bien sûr, très désireuses de rencontrer quelqu'un dont dépendait dans une aussi large mesure le bien-être dont elles pourraient jouir à Barton. La distinction qui émanait de sa personne répondait à leurs vœux. Lady Middleton n'avait pas plus de vingt-six à vingt-sept ans. Son visage était agréable, sa taille grande et imposante. Elle s'adressait à vous avec grâce. Ses manières avaient toute l'élégance qui manquait à celles de son mari. Elles auraient cependant gagné à posséder quelque chose de leur franchise et de leur cordialité. Sa visite fut assez longue pour ôter à leur admiration première en révélant que, bien que d'une parfaite éducation, elle était froide, réservée et n'avait à proposer à ses interlocuteurs que des questions et des observations tout à fait banales.

La conversation toutefois ne tomba jamais, car Sir John avait la langue bien pendue et Lady Middleton avait pris la sage précaution d'amener avec elle l'aîné de ses enfants, un joli petit garçon de six ans environ. Cela faisait qu'il y avait toujours un sujet au moins sur lequel se rabattre en cas de nécessité. On pouvait lui demander son nom et son âge, admirer comme il était beau et lui poser des questions auxquelles sa mère répondait à sa place, tandis qu'il s'accrochait à ses jupes et gardait la tête basse, à la grande surprise de la dame qui s'étonnait de sa timidité devant le monde alors qu'il faisait tant de tapage à la maison. Dans toutes les visites de politesse on devrait inclure un enfant pour alimenter la conversation. Dans le cas présent, il fallut dix minutes pour déterminer si le petit garçon ressemblait davantage à son père qu'à sa mère et par quel aspect particulier à l'un et à l'autre car, naturellement, le désaccord était général et chacun s'étonnait de l'opinion des autres.

L'occasion fut bientôt donnée aux Dashwood de débattre la question pour ce qui était des autres enfants, car Sir John ne voulut pas quitter la maison avant d'avoir obtenu leur promesse de dîner au Parc le lendemain.

Chapitre VII

Le Parc de Barton se situait à un quart de lieue environ de la chaumière. Les Dashwood étaient passés auprès en suivant la vallée mais, une fois rendus, il leur avait été caché par l'avancée d'une colline. La maison avait de l'ampleur et de la beauté. Les Middleton y vivaient avec un même souci d'hospitalité et d'élégance. L'hospitalité faisait le bonheur de Sir John, l'élégance celui de son épouse. Il était rare qu'il n'y eût pas d'amis séjournant avec eux dans la demeure, et ils recevaient plus de gens de toutes sortes qu'aucune autre famille du voisinage. C'était chose nécessaire au contentement de l'un et de l'autre. Aussi différents que fussent leurs caractères et leurs façons de se conduire en société, ils se ressemblaient beaucoup par un manque absolu de talent et de goût qui réduisait le champ de leurs occupations, quand le monde ne leur en proposait aucune, de manière fort considérable. Sir John était un chasseur, Lady Middleton une mère. Lui poursuivait le gibier et le tirait ; elle se prêtait aux caprices de ses enfants. Là se limitaient leurs ressources. Lady Middleton avait sur son mari l'avantage de pouvoir gâter sa progéniture d'un bout à l'autre de l'année, tandis que les occupations que trouvait Sir John indépendamment de sa femme n'étaient possibles que la moitié du temps. Des engagements continuellement renouvelés, pourtant, au-dedans et au-dehors, palliaient toutes les insuffisances de la nature et de l'éducation. Ils maintenaient la bonne humeur de Sir John et permettaient à sa femme d'utiliser son savoir-vivre.

Lady Middleton se piquait du bon goût de sa table et de la bonne tenue de sa maison. C'était de cette sorte de vanité qu'elle tirait le plus

de plaisir lorsqu'ils recevaient. Mais le contentement de Sir John en société devait beaucoup moins à l'imagination. Il était ravi quand il avait réuni autour de lui plus de jeunes gens que sa maison n'en pouvait tenir, et plus ils étaient bruyants, mieux cela lui convenait. Il était béni de toute la jeunesse du voisinage, car l'été il ne cessait d'organiser des excursions pour manger sur l'herbe jambon et poulet froid, et l'hiver les bals privés qu'il donnait étaient assez nombreux pour contenter toute jeune personne qui n'était pas victime de l'insatiable appétit qu'on a pour la danse à l'âge de quinze ans.

L'arrivée d'une nouvelle famille dans le pays était toujours pour lui une source de joie, et à tout point de vue il était enchanté des locataires dont il venait de s'assurer la présence dans sa chaumière de Barton. Les demoiselles Dashwood étaient jeunes, jolies et sans façons. Cela suffisait pour qu'il en eût bonne opinion. Être sans façons bornait ce qui était demandé à une jeune fille pour donner la même séduction à son esprit qu'à sa personne. Il était d'un naturel si cordial qu'il était heureux de rendre service à ceux dont la situation, eu égard à leur passé, pouvait être considérée comme infortunée. En témoignant de la bienveillance à ses cousines, il éprouvait toute la satisfaction d'un homme de cœur, tandis qu'en installant dans sa chaumière une famille composée uniquement de femmes, c'était le chasseur qui trouvait son compte. Un chasseur, en effet, s'il n'estime en son sexe que les personnes qui chassent elles aussi, souhaite rarement encourager leur penchant en leur permettant de résider en deçà des limites de ses terres.

Mme Dashwood et ses filles furent accueillies à la porte de la maison par Sir John, qui leur souhaita la bienvenue au Parc de Barton avec une sincérité non feinte. En les conduisant au salon, il redit aux jeunes filles son regret – regret déjà suscité la veille par le même sujet – de ne pouvoir leur présenter de jeunes gens pleins d'entrain. Elles ne verraient, leur dit-il, qu'un seul homme de leur monde à part lui, un ami intime qui séjournait en ce moment chez eux mais qui n'était ni très jeune ni d'humeur très gaie. Il espérait qu'elles voudraient bien lui pardonner une compagnie aussi restreinte et pouvait les assurer que cela ne se reproduirait pas. Il était allé visiter plusieurs familles ce matin-là dans l'espoir d'ajouter à leur nombre, mais c'était une nuit de

pleine lune et chacun était lié par toutes sortes d'engagements²⁷. Par chance, la mère de Lady Middleton était arrivée à Barton il y avait moins d'une heure et, comme c'était une femme très enjouée et d'un commerce agréable, il espérait que les jeunes filles ne trouveraient pas cette journée aussi assommante qu'elles étaient en droit de l'imaginer. Les jeunes filles en question, ainsi que leur mère, se satisfaisaient pleinement de la présence dans leur cercle de deux personnes totalement inconnues et ne les auraient pas souhaitées plus nombreuses.

Mme Jennings, la mère de Lady Middleton, était une femme d'un certain âge, corpulente, d'humeur joviale et dotée d'un heureux caractère, qui parlait beaucoup, paraissait très heureuse et assez vulgaire. Elle plaisantait et riait sans cesse et, avant la fin du dîner, avait déjà lancé maints traits d'esprit relatifs aux soupirants et aux maris, espéré qu'on n'avait pas laissé son cœur dans le Sussex et prétendu voir rougir, que ce fût vrai ou non. Marianne en fut gênée à cause de sa sœur et tourna les yeux vers Elinor pour voir comment elle supportait ces moqueries, avec une insistance qui causa à son aînée beaucoup plus de peine que n'en pouvait susciter une raillerie aussi dépourvue d'originalité que celle de Mme Jennings.

Le colonel Brandon, l'ami de Sir John, ne semblait pas davantage fait, par des similitudes dans le comportement, pour être son ami que Lady Middleton pour être sa femme ou Mme Jennings la mère de Lady Middleton. Il était grave et taciturne. Il n'apparaissait pas comme désagréable néanmoins, bien que de l'avis de Marianne et de Margaret il fût un célibataire endurci, car il avait passé le cap des trente-cinq ans. Le visage n'était pas beau, mais la physionomie dénotait du bon sens, et ses manières étaient de fort bon goût.

Rien chez tous ces gens-là ne pouvait recommander leur société aux Dashwood. Toutefois, la froideur insipide de Lady Middleton était si particulièrement déplaisante qu'en comparaison la gravité du colonel Brandon et même la turbulente gaieté de Sir John et de sa belle-mère en devenaient intéressantes. Lady Middleton ne parut reprendre goût à ce qui se passait qu'à l'entrée de ses quatre enfants, une fois le dîner achevé, au milieu des cris. Ils se mirent à la tirailler en tous sens, allant

jusqu'à déchirer sa robe, et il ne fut plus question d'une conversation quelconque autre que se rapportant à eux.

Au cours de la soirée, on découvrit que Marianne était musicienne, et elle fut invitée à jouer du piano. On ouvrit l'instrument, chacun se prépara à se laisser charmer et Marianne, qui avait une très jolie voix, à la demande générale chanta la plupart des mélodies que Lady Middleton avait apportées dans la famille en se mariant et qui, depuis, étaient peut-être restées dans la même position et au même endroit. La dame en effet avait marqué l'événement en abandonnant la musique bien que, à en croire sa mère, elle eût joué avec beaucoup de talent et, à l'en croire elle-même, y eût pris beaucoup de plaisir.

L'exécution de Marianne déclencha de grands applaudissements. Sir John exprima bruyamment son admiration à la fin de chaque air et fut tout aussi bruyant dans sa conversation avec les autres pendant qu'on les chantait. Lady Middleton le rappela fréquemment à l'ordre, s'étonna qu'on pût un seul instant détourner son attention de la musique et demanda à Marianne de leur donner quelque chose que la jeune fille venait de finir. Seul parmi toutes les personnes présentes, le colonel Brandon l'entendit sans se dire transporté. Il ne lui fit que le compliment de rester attentif. Elle en conçut pour lui, en la circonstance, un respect auquel les autres ne pouvaient raisonnablement prétendre par l'impudence de leur manque de goût. Le plaisir qu'il éprouvait à écouter de la musique, tout en n'atteignant pas le délice extatique qui seul pouvait être à l'unisson du sien, fut jugé digne d'estime par contraste avec l'affreuse insensibilité qui se manifestait ailleurs. Marianne était au demeurant assez raisonnable pour admettre qu'un homme de trente-cinq ans pût bien avoir passé l'âge des vives émotions et des délectations intenses. Elle était tout à fait disposée à montrer pour le colonel, arrivé au soir de sa vie, toute l'indulgence que réclamait l'humanité.

JANE AUSTEN naît en 1775 dans un petit village près de Londres. Elle grandit dans une fratrie de huit enfants. Son environnement familial stimule sa créativité : ses parents sont passionnés d'art, de littérature et de théâtre. Son père, curé de la paroisse, possède une grande bibliothèque dans laquelle elle puise abondamment. Dès l'adolescence, elle s'essaie à l'écriture. Entre 20 et 25 ans, elle a déjà écrit les premières versions de ses plus grands romans. Son milieu social, la petite noblesse propriétaire terrienne, est au cœur de son œuvre. La question du mariage y occupe une place prépondérante. Elle-même, cependant, ne se mariera pas. À la mort de son père, en 1805, elle se retrouve à la charge de ses frères. Ce n'est qu'en 1811, à 35 ans, après plusieurs tentatives de publication infructueuses, qu'elle fait paraître *Raison et sentiments*, et qu'elle signe simplement : « *by a lady* ». Suivront ensuite *Orgueil et préjugés*, en 1813, qui connaît un succès important, *Mansfield Park*, en 1814, et *Emma*, en 1816. Ses romans éclairent le rôle et la place des femmes dans la première partie du XIX^e siècle. L'écrivaine meurt à 41 ans de la tuberculose, alors qu'elle était en train d'écrire *Sanditon*. Son frère Henry publiera à titre posthume ses romans *L'Abbaye de Northanger* et *Persuasion*. Plus de deux cents ans après sa mort, le succès de son œuvre ne se dément pas. Celle-ci se réinvente aussi à travers de nombreuses adaptations cinématographiques et théâtrales.

Notes

1. Il n'est pas très heureux de parler de ce vieillard comme du propriétaire « précédent » – ou même de « l'avant-dernier propriétaire », comme le faisait l'édition de 1811 –, car le récit commence alors qu'il est en vie et en possession du domaine familial. Mieux vaut, pour la clarté des faits, que le lecteur le considère comme le premier propriétaire en date dans les limites chronologiques du roman.

2. Ces deux dernières expressions ne sont pas redondantes. Le testateur n'était pas tenu de léguer ses biens à son héritier de droit.

3. Dans l'édition de 1813, Jane Austen a supprimé la phrase suivante : « Sa femme disposait d'une fortune considérable et pouvait espérer l'accroître encore grâce à sa mère, seule à demeurer en vie de ses parents et qui avait la possibilité de donner beaucoup. »

4. Toutes ces considérations financières ont souvent donné l'impression que l'auteur s'intéressait immodérément aux questions d'argent. En vérité, Jane Austen s'y intéresse beaucoup, mais ce n'est pas par cupidité ou par avarice. C'est que, d'expérience, elle connaît leur importance dans un milieu qui est aussi le sien. L'héritage y était souvent attendu anxieusement. Il pouvait changer le cours de la vie. Il n'existait pas, dans ce milieu et en ce temps, mille façons de s'enrichir.

5. Il faut compter 5 % de valeur moyenne pour le rapport de ces

intérêts. Les lois sur l'usure n'autorisaient pas de prêt à un taux plus élevé. Cela situe le revenu de M. Henry Dashwood à 700 livres sterling par an et le place, à l'intérieur de la catégorie sociale de la *gentry* (constituée de petits propriétaires terriens pour l'essentiel), parmi le plus grand nombre, au bas de l'échelle des fortunes.

6. La guerre, notamment, créait des besoins en bois pour la construction navale.

7. Soit un revenu annuel de 50 livres chacune. On pouvait vivre avec beaucoup moins – mais obscurément. Tout le roman, mais surtout le premier volume, montre les limites qu'imposaient de maigres ressources dans le milieu social de la *gentry*.

8. Soit un revenu annuel de 500 livres. C'est peu, par rapport à la fortune antérieure, appréciée un an durant. Cela permet toutefois à Mme Dashwood et à ses filles de conserver un train de vie modeste, mais en rapport avec le milieu social qui est le leur.

9. Cette sensibilité est mentionnée ici sans ironie aucune. Elle serait plutôt une qualité qu'un défaut. Il est important pour le traitement du thème central (le cœur et la raison) que toute la famille soit considérée comme possédant cette qualité.

10. La prudence était une vertu généralement prônée par les moralistes, mais qui pouvait servir à habiller l'avarice.

11. Cette aisance est tout à fait relative, et sans commune mesure avec la sienne propre.

12. Comme il sera précisé quelques lignes plus bas, Mme Dashwood a quarante ans. L'espérance de vie était moindre qu'aujourd'hui.

13. Il y avait à cette époque un engouement pour la porcelaine, anglaise ou en provenance du continent européen.

14. Alors la principale voiture découverte. Elle était considérée comme très agréable, mais peu adaptée aux conditions hivernales, bien que pourvue d'une capote en cuir. Le briska pouvait transporter de quatre à six personnes. Le mot anglais pour le désigner, *barouche*, n'est pas d'origine française.

15. Il existe tout un mouvement de pensée à cette époque en Angleterre en faveur de manières vives et spontanées. L'auteur n'est nullement insensible à cette démonstration de chaleur humaine, mais se défie de ce qu'elle peut dissimuler.

16. William Cowper (1731-1800), poète de la vie rurale. On conçoit mal aujourd'hui comment son lyrisme pouvait émouvoir Marianne, parce que nous possédons les œuvres des grands romantiques qui lui ont succédé. Mais il paraissait alors en accord avec la sensibilité à la mode. Mary Lascelles (*Jane Austen and her Art*, Oxford, The Clarendon Press, 1939, p. 17) suggère que deux biographies de Cowper parues en 1803 ont pu attirer l'attention sur le caractère poignant des allusions autobiographiques contenues dans sa poésie.

17. Le conflit entre Elinor et Marianne porte ici sur le contenu de l'idée de goût. Pour Elinor, le goût est inné mais perfectible à l'aide du bon sens et de la raison. Pour Marianne, il est intuitif et lié à la sensibilité de chacun. On dissertait alors beaucoup sur le goût. C'était une faculté d'esprit jugée essentielle et qui ne s'exerçait pas uniquement dans le domaine de l'art. Elle permettait d'appréhender la vérité esthétique en toutes circonstances.

18. Il s'agit de principes moraux à partir desquels chacun pouvait déterminer la conduite à tenir. Ils étaient uniformément admis pour être ceux de la morale chrétienne. Le mot « principes » suppose chez Jane Austen un arrêt de l'interrogation individuelle. On n'y discute jamais le bien-fondé des commandements religieux.

19. Ce qu'implique le mot *address*, l'attitude prise en société à

l'égard d'autrui, est capital chez Jane Austen dans l'appréciation des bonnes manières. Dans le milieu décrit, une timidité excessive constituait un handicap important.

20. Un homme ne se mariait que s'il était indépendant financièrement, autrement dit capable à lui seul d'assumer les frais du ménage.

21. L'expression anglaise correspondante (« *to draw him in* ») est en italique. Jane Austen individualise autant que faire se peut le langage de ses personnages. Cela implique le recours à des expressions incorrectes ou familières qui ne font pas partie de son vocabulaire propre ni de sa syntaxe d'auteur respectueux du bon usage et médiocrement attiré par le langage imagé – à son goût, souvent le fruit d'un effort vain pour se singulariser.

22. Ce nom est celui de la maison et non celui du parc situé autour de la maison. Il n'était pas rare à cette époque de nommer ainsi de grandes demeures, ce qui prouve toute l'importance que le propriétaire attachait à son parc. Il permettait la promenade, mais aussi la chasse, la pêche, et l'on pouvait en exploiter le bois.

23. Sir John Middleton (son épouse a droit au titre de Lady précédant son nom de famille) n'appartient pas à la noblesse mais à la *gentry*. Sa distinction provient d'une appartenance à un ordre de chevalerie.

24. Il y avait à cette époque, chez les propriétaires terriens fortunés, un désir d'échapper à l'inconfort glacé des grandes demeures dans des chaumières plus accueillantes avec plantes grimpantes, chaume, plafonds bas et feu de cheminée. Le régent lui-même avait sa chaumière « ornée ». Jane Austen était bien placée pour savoir que les chaumières ne constituaient pas toujours des lieux d'habitation idéaux, puisqu'elle vivait à Chawton dans celle qu'avait occupée précédemment le régisseur de son frère Edward, et dont l'architecture était défectueuse. Il est vrai qu'avant cette destination, la maison avait

servi d'auberge, au croisement des routes de Winchester et de Portsmouth. Le mot *cottage* s'appliquait à des constructions diverses.

25. L'auteur songe ici à la vue plutôt qu'aux inconvénients possibles d'une telle situation pour le confort et la santé.

26. Les journaux étaient chers – la plupart des quotidiens londoniens coûtaient six pence –, et il n'était pas rare d'en faire profiter son voisin. James Holder, le locataire d'Ashe Park, prêtait les siens aux parents de Jane.

27. En l'absence de tout éclairage public, la clarté des nuits de pleine lune faisait qu'on les préférait pour se réunir et se déplacer. On montait des lampes sur les voitures, mais leur efficacité était contestable, que la lumière fût fournie par de l'huile ou par des chandelles.

P. G.

GALLIMARD JEUNESSE

5 rue Gaston-Gallimard

75328 Paris Cedex 07

www.gallimard-jeunesse.fr

Titre original : *Sense and Sensibility*

Traduction de la Bibliothèque de la Pléiade

© Éditions Gallimard, 2000 et 2009, pour la traduction française

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2024, pour la préface

Couverture : Manon Bucciarelli



Découvrez toute la collection en version numérique [ici](#)

Table

Préface

RAISON ET SENTIMENTS

Volume I

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Notes

Jane Austen

Raison et sentiments

Marianne Dashwood est aussi impulsive et romanesque que sa sœur aînée, Elinor, est douce et réservée. Quand le séduisant Willoughby s'installe dans leur paisible comté du Devon, Marianne s'enflamme et étale ses sentiments au grand jour. Entre élans du cœur et appels à la raison, les deux sœurs découvrent l'amour et partagent espoirs et déceptions...

« Dans ce merveilleux roman, il n'est question que de l'amour, de ses surprises, de ses trahisons, et de ses chagrins. » D. B.

Cette édition électronique du livre
Raison et sentiments
de Jane Austen a été réalisée le 29 mai 2024
par Nord Compo
pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en juin 2024 par Novoprint
(ISBN : 9782075210966 - Numéro d'édition : 631631)

Code produit : Q06549 - ISBN : 9782075210973
Numéro d'édition : 631632.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.